

MICHEL MARC BOUCHARD

Éros et mes fictions
Confidences intimes

Adolescent, j'étais moche et pauvre, affligé d'un corps mal proportionné, d'une paire de fonds de bouteille dans le visage et de cheveux trop blonds. J'avais hérité de la culture de la laideur par ma mère qui par apprentissage était devenue laide. Sa propre mère la croyait si hideuse que c'est à regret qu'elle accorda sa main à mon père, perdant ainsi le poteau de vieillesse qu'elle croyait s'être assurée. Mon père, lui, pour ne pas faire ombrage à cette idée de laideur, nous interdisait sa beauté. Il nous fallait la surprendre.

Séminariste sans vocation, étudiant zélé et indiscipliné, je me devais à tout instant de maîtriser le désir insatiable de l'incube qui s'éveillait dans mon entrecuisse.

À son origine, Éros était moche et laid. Il devait sûrement porter, lui aussi, des lunettes à double fond. Il était comme sa mère, Pénia, toujours dans le désir et le besoin. Elle devait se croire laide. Éros était comme son père, Poros, toujours à la recherche du beau et du bon. Éros était donc, de par ses parents, hardi, persévérant, chasseur habile, enchanteur et magicien, machinant constamment quelques artifices.

Émule d'Éros, sans le savoir, obsédé par mon instinct, j'œuvrais, tout comme lui, à raffiner les artifices pour atteindre l'attention de l'objet de mon désir, la quête de beauté. Car pour suppléer aux tares de l'enseignement de la laideur, je choisissais celui que la tribu jugeait le plus fort et le plus beau. Par des stratégies ludiques, des chuchotements intimes, des allusions subliminales, des batailles physiques et viriles, usant souvent d'un humour sournois, j'en arrivais à faire tomber l'une après l'autre les barrières de la réticence et à franchir les remparts de l'interdit de l'objet convoité. Objet qui, je souligne ici, était rarement promis à franchir mon territoire que la nature, pour ne pas dire, la contre-nature, avait balisé pour moi.

Mes réussites se résumaient en une caresse involontaire, un frôlement d'épaule ou mieux encore, un secret. Un secret dont il me jurait que j'étais le seul à connaître. Aussi fortes que procure l'excitation d'un strip-tease, les

pulsations que déclenche la confiance lorsqu'elle se révèle par des lèvres qui la murmurent au voisinage des vôtres... Une larme, accessoire dramatique de l'aveu, qui se fraie un chemin jusqu'au duvet naissant d'une moustache.... O dieu! O Éros! Il me disait : mon ami.... Le meilleur!

Il jouait au hockey; je comptais des buts. Il était chasseur; je chargeais la carabine. Je me faisais planète pour l'astronome amateur, et mécano pour le conducteur en herbe.

Le temps passé près de lui était de deux ordres; les actions réelles et celles que je sublimais. Tous les scénarios érotiques que je pouvais fantasmer constituaient souvent la plus belle part de notre relation. Je fabriquais du faux, du semblant et ce faux était ma vérité. Ce plaisir dans l'interdit et toutes les anticipations et les fantasmes que je pouvais projeter me grisait. L'Éros pacifiait la colère du refus et m'éveillait à une langue, à un vocabulaire et une imagerie nécessaire, qui permettaient de faire durer la pulsion afin qu'elle ne sombre pas trop rapidement dans l'ennui.

Des scénarios qui s'édifiaient sur des indices que seul l'éveil récent d'une libido pouvait sublimer.

- Je suis encore au lit. Que fais-tu?
- J'ai bu hier soir et toi?
- Faut que je te voie. J'ai quelque chose à te dire.
- J'y vais, juste si tu y vas!
- Je te pris deux cigarettes. Je te rachetai un paquet.

L'aube d'un sous-vêtement lors d'une nuit éthylique.

La rigole d'une aisselle un jour de canicule.

Et, étonnamment, nos regards complices à la vue de la fille qu'il désirait.

Je me souviens encore. Il y en avait un qui chantait. Il chantait devant un feu de camp. Je voulais être sa guitare. Déjà que j'étais le feu.

J'aimais les doutes et les possibles, et ces possibles inspiraient les muses. À l'érotisme, mon contentement a grandi. Il me menait rarement aux plaisirs charnels. Peut-être la crainte du refus de l'Autre? Peut-être la perspective de briser l'alliance intime à cause de ma nature atypique? La crainte du coup dans les côtes? Et pour rien au monde je n'aurais voulu condamner l'être aimé à une réputation qui m'était moi-même insupportable.

L'imagination salvatrice compensait toutes les rebuffades.

Je cite ici un passage des *Confession d'un masque*, de Mishima :

« L'averse et le soleil couchant éclairèrent la pièce. Les yeux et les lèvres de Sonoko luisaient. Sa beauté me décourageait, m'obligeant à me rappeler mon sentiment de faiblesse et d'impuissance. Cette pénible impression donnait à Sonoko un aspect encore plus éphémère à mes yeux. "Quant à nous, dis-je brusquement, qui sait combien de temps nous vivrons? Supposez qu'il y ait un raid aérien en ce moment même. Sans doute une des bombes tomberait-elle en plein sur nous. - Ne serait-ce pas merveilleux?" »

Éros est libre, sans engagement, prometteur, pur et...si personnel. Il est fabulation. Et tragiquement, il se consume au bûcher de l'orgasme.

Sans sa compagnie et sa bienveillance, mes premières amours auraient été malheureuses. Il a guidé mes premiers pas en écriture jusqu'à ce que j'en dépose les premiers mots sur une page, premières répliques pour un personnage fantasmé, casting idéalisé qui parle la langue du désir.

Après tout ce temps, son prolongement a été et demeure encore ma raison d'écrire.

Et le théâtre dans sa re-création du monde, dans sa re-production de l'autre était pour moi l'espace idéal, la page parfaite, car j ne peux m'imaginer un personnage sur scène absent de désir. Du désir de lui ou de l'autre.

Dans les années 1980, je devins un jeune adulte, un jeune écrivain, prêt à jouir de l'émancipation des marginalités qui se donnent enfin un visage.

Et on se trouvait beau. On aimait la lumière. On écrivait l'amour. La parole célébrait le corps, le sexe! Salive! Cyprine! Sperme!

Mais ce ne fut qu'une éclipse.

Car le plaisir fut atteint cruellement jusque dans son sang. Pestilentiel et pestiféré! L'amour viscéral est devenu vicié, viral. Contagion honteuse! Ma

salive se changea en poison et mon sperme devint un assassin. Retour trop rapide à l'interdit. Trop rapide à la sublimation. Éros a pour un temps porté des lunettes à triple fond.

La jouissance n'avait été qu'un entrebâillement, qu'un battement d'ailes, qu'une pluie tropicale.

Je me suis remis à la mise en fiction du désir. À re-sublimer les fantasmes. Je me suis alors reconnu dans les dramaturgies de chair : celle d'Arrabal, de Grotowski, de Jodorowski, de Pasolini, de Marguerite Blais et de Fassbinder; celle de la blessure du derme qui s'inscrit jusqu'à l'hypoderme. Signature de la conquête du territoire corporel. Trace indélébile d'une lutte affective. Artefacts de peau. Tatouage, cicatrice, ecchymose. Une nouvelle grammaire. Et encore Mishima qui dit que la beauté, c'est la mort.

Éros ne se contentait plus de désirer simplement. Là, il ne se contentait plus d'un baiser. Ses rêves sont devenus sanguinaires. Éros est devenu colère.

Mes personnages, au départ, romantiques et lisses, se sont transformés soudainement et, petit à petit, ils sont devenus porteurs d'orifices, orifices qu'on a créés pour eux ou qu'ils ont créés pour d'autres. Mes personnages ont créé de nouveaux espaces intimes.

J'ai dès lors illustré dans plusieurs de mes pièces les avenues de notre sexualité trouble et fascinante. Cicatrices laissées par le fouet de l'intolérance et que l'autre caresse pour faire connaissance. Étrangement consenti d'une mère par son fils alors qu'il lui raconte la naissance de l'amour. Mère accouplée à un loup et laissant sa meute d'enfants incestueux s'entretuer pour sa succession. Jeune fille naïve qu'on fiance à une évocation d'un pénis qu'elle confond à un monstre des abîmes. Cérémonial tronqué et macabre des adieux des amants sous le regard des mouches. Docteur émaciant le visage d'un jeune prêtre, croyant ainsi en préserver la pureté et la beauté.

La charge érotique de mes personnages est devenue alors avouée, voire sadique. Elle fut alors suspecte, car Éros est ici, dans notre théâtre, bien timide. Il se terre dans l'ombre. Il est cérébral, rarement désirant, peu festif. Il est conservateur, engoncé dans son costume-armure, confit dans le dithyrambe des mots qui le protègent. Il suffoque. Son désir se confond rapidement aux décors de tulle et d'acier.

Le théâtre a, de plus en plus, cette tendance judéo-chrétienne à la liturgie du bien-pensant, à dicter l'ordre moral du monde, à souffler, ici et là, un peu de chaud ou un peu de froid sur une cause ou une autre. Ici, Éros a légué son corps à la danse! Son évocation au roman, à la poésie et au cinéma. La parole sur scène s'est désincarnée et son corps est semblable au tronc de l'animateur du bulletin de nouvelles ! Éros au théâtre est protestant en action, catholique en pensée.

Le dramaturge peut tenter d'évoquer le mouvement, la géographie des pulsions et répulsions. Il se sert alors de l'indication scénique; « X enlace Y » « Il embrasse le cou de W »! Didascalie qui, au même titre que « X sort », « Y entre », sera mise en péril dès la première lecture d'équipe.

Le « Je te veux, toi! », « Je te célèbre, toi! ». Non! On n'a jamais chaud au théâtre. On pense beaucoup. On se fait dire des choses. On est d'accord. On n'est pas d'accord. La guerre, ce n'est pas bien, tout comme la pauvreté, tout comme la famille. Nous écoutons des voix sans corps nous dire que le sexe est triste et trouble, et pire encore, qu'il nous détourne de l'amour.

L'auteur voudrait bien lui donner un corps, mais fatalité du dramaturge, ce mouvement, ce souffle, cette beauté unique et désirable sont laissés au bon vouloir du maestro de l'espace.

Rarement la fusion entre texte, direction et jeu arrivent à en donner si ce n'est qu'une parcelle de l'intention d'origine textuelle. Et loin de toute flagornerie, Brigitte Haentjens et Claude Poissant sont des exceptions à la règle.

L'acteur est pudique et social. Il n'est intime que dans le verbe et n'exhibe qu'une impudeur calculée, découpée, censurée... contractuelle.

Baiser, désirer, tuer, mourir ne semblent pas être l'apanage de la représentation d'ici. L'auteur se sent comme un proxénète qui a guidé Éros jusqu'à la salle de répétitions dont les portes se referment derrière lui, l'excluant de l'espace intime.

Je me sens de plus en plus isolé et relégué au rôle d'un masturbateur dans une cabine d'essayage au *Salon Pronuptia de la mariée*. La parole d'amour et du désir, nous sommes trop peu à la porter. Pourtant, le théâtre n'est-il pas

ce lieu de l'enchevêtrement des désirs? Ce lieu où, selon l'adage, l'acteur n'existe que dans le désir de l'autre?

Le désir comme action dramatique invite le spectateur, telle la conquête de l'objet aimé, à un voyage intime. La séduction érotique, lorsqu'elle s'opère à la scène, a quelque chose de transcendant. Un adolescent qui va au théâtre pour la première fois vérifie la gêne de son voisin face à cette nouvelle réalité, vraie et fausse, de la représentation avec des acteurs réels.

Comment écrire et représenter cette dramaturgie du désir? Comme donner un nouveau souffle à une scène pour Éros.

Dans mon dernier opus intitulé *Tom à la ferme*, créé il y a quelques mois à Montréal, je mets en scène Francis, un homme d'une trentaine d'années qui vit reclus avec sa mère sur une ferme laitière au nord du Québec, exclu de la société pour un crime jamais jugé, et confronté à un jeune homme urbain et délicat, Tom, venu chez lui pour les funérailles de son frère mort dans un accident de la circulation. J'ai tenté d'écrire la relation improbable, menaçante, physiquement violente, d'une tendresse maladroite entre ces deux hommes. Cette relation, malgré la parole, s'inscrit dans le silence et le regard. Tom porte un regard sur Francis. Francis que personne ne regarde plus. En deux heures, deux répliques seulement témoignent de la conscience de Francis du regard de Tom :

-Je sais que tu me trouves beau!

Et

- Je ne sais pas comment dire aux gens de rester. Reste.

Je crois que c'est mon œuvre la plus érotique. Éros a été légué aux soins de la mise en scène et à l'imaginaire du public. Les gestes et les mots du quotidien deviennent fantasmes et fabulations. Éros n'a plus de lunettes.

Comment l'incarner dans l'écriture pour qu'Éros transcende tous les avatars de l'édification de la pièce, pour qu'il arrive jusqu'à toi? Pour qu'il se consume devant toi? Re commençons alors au début. Une caresse involontaire. Un frôlement d'épaule. Mieux encore, un secret.